

Origine des noms anciens du Cambodge: *Fou-nan* et *Tchen-la*. L'interprétation des transcriptions chinoises.

Michel Ferlus
Centre National de la Recherche Scientifique, Paris.

La première version de ce texte a été présentée au *Colloque sur les Études Khmères*, Inalco, Paris, 25-26 novembre 2011.
Une deuxième version a été publiée dans la revue *Péninsule* 65, 2012(2): 47-64. Cette troisième version (décembre 2015) est une réorganisation des précédentes.

PRÉSENTATION DU PROBLÈME.

Les anciens textes chinois attestent deux noms pour désigner des régions qui deviendront le Cambodge, Fou-nan (III^e-VI^e siècles) et Tchen-la (VII^e-VIII^e siècles). Ces renseignements sont très précieux car ils sont la seule source d'information jusqu'aux premières inscriptions gravées sur pierre en langue khmère à partir du VII^e siècle. Les appellations Fou-nan, 扶南 *fú-nán*, et Tchen-la, 真臘 *zhēn-là*, sont les lectures modernes de caractères employés comme phonogrammes, c'est à dire qu'ils ont été choisis pour leur valeur phonétique, et non pour leur sens, à l'époque de leur usage. Ce procédé est courant en chinois et il n'est pas inutile de le rappeler.

Restituer la prononciation des caractères à l'époque ancienne est un problème qui relève de la phonétique historique du chinois, problème d'autant plus complexe que cette langue a subi à partir des débuts de notre ère une série de changements poussés (monosyllabisation, bipartition vocalique, chute de **-r-** médial) qui ont complètement bouleversé la prononciation des caractères en quelques siècles.

Ces termes, Fou-nan et Tchen-la, ne sont aujourd'hui utilisés que d'un point de vue historique. Les acquis en phonétique historique du chinois permettent de restituer avec assez d'exactitude les prononciations originelles. Si l'interprétation de Fou-nan par le khmer 'phnom' date d'un siècle, celle de Tchen-la est présentée ici pour la première fois. Contre toute attente, Tchen-la ne peut se comprendre que par le vietnamien ancien.

Note : Les reconstructions des prononciations en chinois ancien ont été élaborées d'après les meilleurs travaux en phonétique historique du chinois, le *Early Middle Chinese* (EMC) de Edwin G. Pulleyblank (1991) et le *Middle Chinese* (MC) de William H. Baxter (1992); ces périodes commencent au VII^e siècle. Les reconstructions se complètent bien, celles de Pulleyblank insistent sur la phonétique, tandis que celles de Baxter sont plutôt phonologiques. Pour simplifier, on a adopté un compromis entre les reconstructions en EMC et MC, sous la forme d'une base phonétique dite 'chinois ancien' à partir de laquelle on interprétera les appellations et leurs significations. Ces reconstructions sont comparées aux reconstructions des mots (sanskrit, khmer, vietnamien ou autres) supposés avoir été transcrits par les phonogrammes chinois.

1. FOU-NAN

L'existence d'un pays nommé Fou-nan (扶南 *fú-nán*) est mentionnée pour la première fois au III^e siècle dans *L'Histoire des trois Royaumes*, 三國志 *sānguózhì*. Le passage a été abondamment cité :

« Lu-tai 呂岱 (*lǔdài*), gouverneur du Guangdong et du Tonkin, envoya des 'représentants' 從事 (*cóngshì*) répandre au sud la civilisation du royaume, et les rois d'au-delà des frontières, du Fou-nan 扶南 (*fú-nán*), du Lin-yi 林邑 (*lín-yì*), du T'ang-ming 堂明 (*táng-míng*) envoyèrent chacun une ambassade offrir le tribut » (Pelliot 1903, p. 251).

Le nom de Fou-nan, avec cette même transcription, 扶南 *fú-nán*, est cité plusieurs dizaines de fois dans de nombreux documents. Rares sont les autres transcriptions. La description rythmée du Poème sur les Trois Capitales, 三都賦 *sāndūfù*, donne la forme 夫南 *fū-nán*. Par ailleurs, le pèlerin Yi-tsing qui voyagea dans les mers du sud de 671 à 695 parle du Pa-nan, 跋南 *bá-nán*, mais ce n'est que la transcription tardive d'un terme sorti de l'usage. La dernière preuve de l'existence du Fou-nan, attestée par des envois d'ambassades, se situe dans la première moitié du VII^e siècle. Après cette date, les citations de ce pays dans les annales ne sont plus que des rappels (Pelliot 1903, pp. 280-284)

Le premier à avoir interprété Fou-nan par 'phnom' avec le sens de "montagne" est le colonel Gerolamo E. Gerini dans son ouvrage, très controversé, sur la Géographie de Ptolémée. Cependant, les arguments développés par l'auteur pour justifier son interprétation ne sont pas clairs. Il semblerait qu'il se soit inspiré de la lecture sino-vietnamienne *phù-nam* (qu'il écrit P'o-nam) des caractères, et peut-être aussi de la transcription tardive et marginale Po-nan, 跋南 *bá-nán*. On lit dans les mêmes pages que 'phnom' désigne aussi une tribu montagnarde (confusion avec 'penong' : les Phnong) et est synonyme de 'Chiang' terme employé plus au nord comme préfixe de nom de ville, etc (Gerini 1909, pp. 207-9). On ne peut qu'être perplexe sur ces développements et on serait tenté de penser que Gerini a trouvé la bonne solution par inadvertance ! Si l'interprétation par 'phnom' est néanmoins correcte du point de vue phonétique, la sémantique nécessite d'être réexaminée.

L'ancienne prononciation des phonogrammes 扶南 (*fú-nán*) au stade du chinois ancien se restitue comme suit :

扶 *fú* < chinois ancien **bu** (EMC buǎ, MC bju)

南 *nán* < chinois ancien **nəm** (EMC nəm/nam, MC nom)

Ce qui permet d'établir :

扶南 *fú-nán* : chinois ancien **bunəm**, transcription du khmer ancien *vnam/bnam* ***bnəm** "tertre rituel", khmer moderne *bhnam p^hnom* "tertre, montagne".

Georges Cœdès, sans se référer expressément à Gerini qu'il ne cite qu'en note, admet le rapprochement de Fou-nan avec 'phnom' (khmer ancien *vnam/bnam* ; khmer moderne *bhnam p^hnom*) qu'il interprète par "montagne" sur la foi du titre de roi de la montagne des souverains de ce pays, expression forgée d'après le sanskrit *parvatabhûpâla* (Cœdès 1947, p. 68 / 1989, p. 74). La notion de temple-montagne qui désigne l'emblématique pyramide à gradins, image de la montagne Meru, a dû également jouer un rôle dans l'identification de 'phnom' chez les savants occidentaux.

Il est cependant douteux que la communication entre les Khmers indianisés et les Chinois ait pu être suffisamment précise au point de permettre la compréhension d'une notion aussi complexe. Quant au sens élémentaire de "montagne" il est encore plus douteux si l'on considère que le pays khmer de cette époque, qui est aussi leur territoire d'origine, se limite à la plaine fluviale s'étendant au sud du Grand Lac.

Comme il arrive parfois, la solution se trouve là où ne pensait pas à la chercher. On a déjà montré comment une lecture attentive de l'excellent dictionnaire du Père Joseph Guesdon nous donnait sous l'entrée *bhnam*, outre le sens le plus courant de "montagne", les illustrations *bhnam khsac' p^hnom k^hsac* "monticules, cônes de sable artificiels (qu'on dresse comme œuvre méritoire)", *bhnam yoñ p^hnom joñ* "monticule, tertre dressé pour crémation" qui nous orientent vers le sens hautement plus significatif de "monticule, tertre (artificiel)" (Guesdon 1930, p. 1316). Les observations ethnographiques confirment que les Khmers avaient l'habitude de pratiquer des cérémonies autour de tertres artificiels (Martin 1991; Porée-Maspero 1962-69) et que ces pratiques ont perduré jusqu'à l'époque récente. C'est donc dans le sens de "monticule, tertre (artificiel)", lieu de cérémonies, qu'il faut chercher la justification du nom Fou-nan que les Chinois, frappés par ce mode de pratiques qu'ils ne connaissaient pas, ont donné au Cambodge des premiers siècles de notre ère (Ferlus 2005/2009).

Au III^e siècle, le phnom ne devait désigner qu'un tertre artificiel à but rituel dans son sens originel, pas encore investi par les divinités indiennes. La différence entre les deux conceptions est beaucoup plus importante qu'il n'y paraît, elle relève d'un véritable contraste entre une connotation purement physique sans investissement idéologique, "montagne", et une connotation culturelle marquée par une forte symbolique, "tertre rituel". On comprend dès lors la finesse d'observation des Chinois et la logique des appellations attribuées. La traduction brute pas "montagne" qui a induit tant de spécialistes en erreur est totalement inappropriée.

Dans une étude récente, je me suis livré à un exercice de paléo-sémantique en montrant que le phnom "tertre rituel" des Khmers était un lointain avatar du billon d'igname des horticulteurs pré-néolithiques, ces idées restant bien sûr un sujet de débat. J'ai en outre montré que les différentes façons de nommer le pays des Khmers, que ce soit *phnom* (le Fou-nan des Chinois), *kur* (les Nyah Kur), *javā* (de Jayavarman II) ou *ja'ba'* (de l'épigraphie mène), se ramènent toutes au sens de "tertre, monticule" ou de "montagne" (Ferlus 2010).

Ces ambiguïtés sémantiques à propos de l'identification de Fou-nan suscitent une interrogation fondamentale. Pourquoi la langue khmère ne possède que le terme 'phnom' pour couvrir une gradation de hauteurs des plus basses aux plus élevées, alors que la langue française, par exemple, dispose de plusieurs termes : tas, tertre, butte, monticule, colline, hauteur, mont, montagne, pic, auxquels on peut adjoindre tumulus et motte (termes archéologiques), sans oublier les termes dialectaux tel que pech. Il faut remarquer au passage que cette indigence sémantique de phnom "tertre, montagne" rappelle précisément le cas de cet autre terme khmer 'stung' qui désigne aussi bien un élément artificiel "canal", que naturel "rivière" (Ferlus 2008/2010). On a montré que cette particularité était une conséquence de la vie des anciens Khmers dans la 'cité hydraulique' selon l'heureuse expression de Bernard Groslier (1979), expression à prendre avant la lettre, n'ayant été conçue par son auteur que pour une période postérieure dans l'histoire du pays. Le glissement sémantique de 'canal' à 'rivière' est clairement motivé : il s'explique par la vie des anciens Khmers dans un espace aménagé pour la riziculture où les canaux étaient les seules voies d'eau. Les habitants

ont perdu le mot d'origine pour 'rivière' et l'ont remplacé par le mot pour 'canal'. Sur ce modèle, on peut penser qu'ils ont également perdu le mot pour 'montagne' et l'ont remplacé par le mot pour 'tertre (rituel)'. Ces changements sont une conséquence de la vie khmère dans la cité hydraulique qui implique un certain enracinement des populations, et des comportements endogènes centrés vers le groupe social.

2. TCHEN-LA

Les références au Fou-nan disparaissent des sources chinoises vers 550, au moment où apparaît un nouveau nom, Tchen-la, qui sera utilisé en Chine jusqu'au XIII^e siècle pour désigner le Cambodge. La première mention d'un royaume nommé Tchen-la / Zhen-la, *zhēn-là* 真臘, (aujourd'hui écrit 真臘) apparaît dans l'*Histoire des Souei*, 隋書 *suíshū*, période 581-618 :

« Le royaume de Tchen-la est au Sud-Ouest du Lin-yi. C'était originellement un royaume vassal du Fou-nan... Le nom de famille du roi [du Tchen-la] était Kṣatriya ; son nom personnel était Citrasena ; ses ancêtres avaient progressivement accru la puissance du pays ; Citrasena s'empara du Fou-nan et le soumit... » (Pelliot 1902, p. 123).

Vers le début du VIII^e siècle, le Tchen-la se scinde en deux entités, le Tchen-la de terre au nord et le Tchen-la d'eau au sud. La réunification par Jayavarman II, intronisé *chakravartin* "souverain universel" en 802 sur le Mont Mahendra (le Phnom Kulen), sera à l'origine de la prestigieuse période angkoriennne. On a beaucoup disserté sur le Fou-nan et le(s) Tchen-la. Il apparaît aujourd'hui que la discontinuité n'est due qu'à une vision imposée par les textes chinois (Jacques 1979), discontinuité renforcée aussi par le mode d'accès, maritime pour le Fou-nan et plus particulièrement terrestre pour le Tchen-la. Dans la réalité khmère il a dû y avoir continuité, la vraie rupture – s'il faut en trouver une – étant celle de 802 qui cèle la fin du préangkorien et prépare l'angkorien. Il n'y a plus de raison de faire commencer l'histoire du Cambodge au VI^e siècle. On ne doit jamais oublier que les notions de Fou-nan et de Tchen-la ne sont utilisées que par les Chinois et bien sûr par les historiens modernes (Ishizawa 2007; Yamamoto 2007), les anciens Khmers quant à eux n'ont jamais été au courant de ces appellations.

La prononciation des phonogrammes 真臘 *zhēn-là* au stade du chinois ancien peut se restituer comme suit :

真 *zhēn* < chinois ancien **cin** (EMC *tçin*, MC *tsyin* ; sino-viet *chân*)

臘 *là* < chinois ancien **lap** (EMC *lap*, MC *lap* ; sino-viet *lap*)

Malgré diverses tentatives, l'appellation Tchen-la n'a pu recevoir d'explication satisfaisante jusqu'à ce jour. La première avancée sérieuse vers une solution vient de nous être présentée par le professeur Michel Antelme (2010, pp. 18-19) dans un article récent et je dois reconnaître que c'est grâce à la lecture de ce texte bien documenté que j'ai été orienté sur la voie de ce que je pense être la clé de l'origine du nom Tchen-la. Dans son étude donc, l'auteur fait état de l'interprétation de Tchen-la par "cire pure" qui lui aurait été transmise par l'auteur khmer Ly Theam Teng, lequel l'aurait lui-même reçue d'un chercheur chinois du nom de Xiu Ming (d'après la transcription en khmer). Michel Antelme continue en insistant sur l'importance de la production de la cire d'abeille au Cambodge et de son commerce avec la Chine, et ce

jusque dans les derniers siècles. En fait, le spécialiste chinois n'a fait que traduire les caractères : 真 *zhēn* “pur, vrai”, avec la réserve que 臘 *là* “sacrifice d'hiver” est utilisé en place de son homophone 蠟 *là* “cire”. Cette démarche est en contradiction avec le principe qui veut que les caractères transcrivant des notions étrangères soient des phonogrammes. Il n'en reste pas moins que si l'interprétation de 真 *zhēn* par “pur, vrai”, son sens en chinois, n'est pas justifiée, celle de 臘 *là* (sino-viet *lap*) par “cire” est objectivement correcte, même si l'homophonie des caractères a été déterminante. Quoiqu'il en soit, cette interprétation est fortement confortée par l'importance de la production de cire d'abeille et de son commerce entre le Cambodge et la Chine et, argument décisif, par les correspondances linguistiques avec les langues du groupe viet-muong.

Ayant moi-même longtemps travaillé sur la phonétique historique du vietnamien et des langues du groupe viet-muong (ou *vietic*) j'ai immédiatement fait le rapport entre la restitution **lap** pour 臘 *là* en chinois ancien et les attestations de ‘cire’ dans les langues viet-muong : vietnamien *sáp*, mường **k^ha:p⁷**, rục **k^hra:p⁷**, pong **k^hla:p⁷**, à partir desquelles on reconstruit le proto viet-muong (désormais PVM) ***k.ra:p** “cire”. Il est clair que le phonogramme 臘 *là* représente la syllabe principale **ra:p** du PVM ***k.ra:p**. L'adéquation phonétique est correcte : l'ancien chinois n'ayant plus l'initiale [r-] dans son système, cette dernière est rendue logiquement par [l-] ; quant à la voyelle [a] du chinois ancien, elle peut rendre la longue [a:] (le plus souvent) aussi bien que la brève [a]. En conclusion, le mot chinois pour ‘cire’ est un emprunt au vietnamien ancien.

Ceci étant acquis, il ne nous reste plus qu'à interpréter le premier phonogramme 真 *zhēn* de l'expression 真臘 *zhēn-là*.

Ce caractère 真 *zhēn*, est bien connu pour entrer dans la composition de l'expression Cửu-chân, lecture sino-vietnamienne du chinois 九真 *jiǔ-zhēn*, (aujourd'hui écrit 九真). Le Cửu-chân était le nom de l'une des trois commanderies méridionales du Nam Việt, 南越 *nán-yuè*, à l'époque de la première occupation des Hán, 漢 *hàn* (période de -206 à +24). Les deux autres étaient le Giao-Chi, 交趾 *jiāo-zhǐ*, et le Nhật-Nam, 日南 *rì-nán*). L'ensemble des trois commanderies couvraient le nord de l'actuel Vietnam, tandis que celle du Cửu-chân correspondait plus particulièrement aux provinces de Thanh-Hóa, Nghệ-An et Hà-Tĩnh (Lê Thanh Khôi 1981). Une première interprétation sommaire de Cửu-chân a déjà été proposée dans un article ancien (Ferlus 1992a, pp. 58-59).

Reprenons notre analyse plus en détails :

九 *jiǔ* < chinois ancien **ku²** (EMC *kuw²*, MC *k^wju²*; sino-viet *cửu*)

Cet élément présyllabique est interprété comme le préfixe morphologique **k-** attesté dans d'autres langues austroasiatiques.

真 *zhēn* < chinois ancien **cin** (EMC *tɕin*, MC *tsyin*, sino-viet *chân*)

La phonétique du sino-vietnamien Cửu-chân, 九真 *jiǔ-zhēn*, peut être restituée ***k.cin** à l'époque du Tchen-la. Remarquons que la forme sino-viet *chân* du phonogramme 真 *zhēn* est homophone de *chân* “pied”. Dans de nombreuses expressions, *chân* a préservé le sens parallèle de “membre d'un groupe” : *chân trong ủy ban* “membre du comité”, plus largement “personne, gens”, *chân trắng* “homme du peuple”, *chân sao*

“batelier (à la perche)”. Nous allons montrer que ces deux significations de *chân* proviennent d’une même racine PVM.

Les règles de la phonétique historique du vietnamien nous autorisent à reconstruire PVM **ci:ŋ* pour *chân* “pied” avec la chaîne des changements **ci:ŋ > ciŋ > ciŋ > cin > viet moderne cən (chân)*. Pour le sens de “personne, gens” on proposera le PVM **k.ci:ŋ* qui évoluera en **k.cin*, forme transcrite par Cửu-chân, 九真 *jiǔ-zhēn*. La forme archaïque de cette désignation a survécu jusqu’à aujourd’hui dans l’autonyme des Ksing mul *ksi:ŋ mu:l*, en vietnamien *Xinh mun*, une ethnie minoritaire de langue môn-khmer, on dit aussi austro-asiatique, localisée sur la frontière du Vietnam (Sơn La, Lai Châu) et du Laos (Sam Neua) (Đặng Nghiêm Vạn 1986). Ces rapprochements nous amènent à considérer **k.ci:ŋ* “personne, gens” comme un dérivé de **ci:ŋ* “pied” par préfixation de **k-* ; les “êtres humains” seraient “(ceux qui sont) sur pied”, si on peut se permettre cette interprétation élémentaire.

Si la racine PVM **ci:ŋ* peut être rapprochée du proto môn-khmer (désormais PMK) **jə:ŋ* (par exemple: khmer *jə:n cə:ŋ*, khmou *jiəŋ*, ...), et ce en dépit d’une disharmonie de correspondance phonétique (Ferlus 1999), le vietnamien reste la seule langue du groupe viet-muong, et même des langues môn-khmer, qui atteste une famille de mots composée de “pied” et “personne”, PVM **ci:ŋ* et **k.ci:ŋ*. Ces deux proto formes ont évolué en **cin* et **k.cin* et se sont confondues dans le vietnamien moderne *chân* à la suite de la monosyllabisation. Le chinois n’a retenu que la syllabe principale.

Interprétation de Tchen-la, l’ancien nom du Cambodge :

真臘 *zhēn-là* < chinois ancien *cin lap* (sino-viet *chân lap*), transcription du vietnamien ancien **cin ra:p* “peuple de la cire”

Aujourd’hui, ‘cire’ s’écrit avec le caractère 蠟 *là*, homophone de 臘 *là*, mais avec la clé de l’insecte [虫] en place de la clé de la lune [月]. D’après le professeur Pei-Chuan Wei de l’Academia Sinica Taiwan, les premières attestations de 蠟 *là* dateraient des II^e-III^e siècles (communication par l’intermédiaire de Alexis Michaud). On pourrait se demander pourquoi le caractère normal n’a pas été utilisé dans la composition de Tchen-la ; plusieurs réponses sont possibles. L’usage de ce caractère de création tardive ne s’était pas généralisé dans les écrits, il est d’ailleurs absent de la série phonogrammique 637 dans *Grammata Serica Recensa* (Karlgren 1957), ce qui indiquerait qu’il n’avait pas été consigné dans les dictionnaires de rimes. Ou bien, plus simplement, les chroniqueurs ont appliqué rigoureusement les principes de transcription des notions non chinoises.

En conclusion, on peut affirmer que mot chinois “cire”, écrit 蠟 *là*, est un emprunt à une forme de vietnamien ancien issue du PVM **k.ra:p*.

C’est probablement l’utilisation de cierges dans les rituels de la religion bouddhiste qui est à l’origine de la consommation de la cire et de son importation des pays du sud.

3. BRÈVES REMARQUES SUR LES DÉSIGNATIONS DE PAYS

Il peut paraître surprenant qu'un pays soit nommé par des appellations à caractère anecdotique "(pays des) tertres cérémoniels" ou "(pays du) peuple de la cire". En fait, ces cas ne sont pas rares et l'histoire récente de l'expansion européenne en offre de nombreux exemples. Nous n'en citerons que deux particulièrement significatifs.

En l'an 1492, la flotte du navigateur portugais Fernando Pó, longeant les côtes de l'Afrique Équatoriale, pénètre dans l'estuaire d'une rivière riche en crevettes qui sera aussitôt nommée *Río dos Camarões*, "rivière des crevettes". Le mot passant du portugais à l'anglais, et de celui-ci au français est aujourd'hui le nom d'un pays, le Cameroun, qui s'étend jusqu'au Lac Tchad.

Autre exemple, en 1499, le navigateur florentin Amerigo Vespucci aborde le golfe de Maracaibo dont les maisons lacustres sur pilotis des amérindiens lui font penser à Venise. Il appelle cette région *Venezoela*, "petite Venise", qui est aujourd'hui devenue le Venezuela.

L'origine des appellations 'Cameroun' et 'Venezuela' relève du même processus de création que l'origine des termes 'Fou-nan' et 'Tchen-la', avec la différence que les deux premières sont restées dans l'usage.

A côté de ces appellations anecdotiques de pays dont le procédé est en définitive assez répandu dans le monde, on trouve dans l'Asie du Sud-Est indianisée un autre type que l'on peut qualifier d'auto-désignation de prestige. Un peuple s'attribue un nom, emprunté ou composé, d'après la géographie de l'Inde sans qu'il y ait eu nécessairement un rapport direct entre les deux parties. Citons Kambuja, pays des Khmers, adaptation probable de Kamboja (dynastie indienne d'origine iranienne) ; le composé Śrīkṣetra, pays des Pyu ; Amarāvati, pays des Cham ; Siam/Syām formé par troncation de Kośāmbī, ancien nom des États Shan (de Kauśāmbī, pays où le buddha a prêché) (Ferlus 2006). J'ai même proposé de rattacher Rāmaña(deśa), le pays des Mōns, à Romania/Rōmāñā (Ferlus 2009).

4. LES NOMS DONNÉS AUX KHMERS ET À LEUR PAYS

On a essayé ici de recenser les termes attestés dans les textes chinois et les épigraphes (sanskrit, khmer ou cham) désignant les Khmers et le Cambodge, en entier ou en partie.

Fou-nan, 扶南 *fú-nán* : Transcription chinoise de phnom "tertre rituel", khmer ancien *vnam/bnam* ***bnəm**, khmer moderne *bhnam* 𑜋𑜧𑜨𑜫 **p^hnom**. L'appellation Fou-nan est cité pour la première fois dans l'*Histoire des trois Royaumes*, 三國志 *sānguózhì* (période 220-230), et reste attesté jusque dans la première moitié du VI^e siècle.

Tchen-la, 真臘 / 真蠟 *zhēn-là* : Transcription chinoise du vietnamien ancien ***cin rap**, sino-viet *chân lap* ; signification "(pays du) peuple de la cire". Tchen-la est cité pour la première fois entre la fin du VI^e et le début du VII^e dans l'*Histoire des Souei*, 隋書 *suíshū*, et restera utilisé en Chine jusqu'au XIII^e siècle pour nommer le Cambodge.

Kambuja, 𑜋𑜧𑜨𑜫 : "les Khmers, le royaume des Khmers". On pense que c'est une adaptation de Kamboja, nom d'une dynastie Indo-Iranienne de l'Inde (du II^e AC au V^e EC). Kambuja est surtout mentionné dans les inscriptions sanskrits à partir de

l'ère angkoriennne ; parfois réinterprété comme kambu-jā “descendants de (l'ancêtre mythique) Kambu”. La forme moderne *Kambujā* est à l'origine de l'appellation du Cambodge dans la plupart des pays étrangers. Pour les Khmers, le Cambodge est *khmæɾ srok k^hmae*.

Khmer, *khmæɾ* ខ្មែរ **k^hmae** est l'autonyme des Khmers ; préangkorien *kmer* (Inscriptions K.11, K.786 et K.18), angkorien *khmer* (K.366) ; attesté par *kmir*, à côté de *kur* et *kvir* dans l'inscription chame de Po Nagar (IX^e), avec la réserve que *kvir* est probablement une forme fautive due à la confusion entre les graphies *m* et *v* en position souscrite. Au VIII^e siècle, la *Nouvelle Histoire des Tang* (désormais *NHT*), 新唐書 *xīntángshū*, le cite sous la forme Tsi-mieh, 吉篋 *jí-miè*, chinois ancien **kit met**. Le préangkorien *kmer* apparaît dans les expressions *va kmer* “le nommé Khmer” et *ku kmer* “la nommée Khmer” dans lesquelles *va* et *ku* sont des appellatifs de personnes de condition inférieure. On peut se demander si le sens de *kmer* dans les inscriptions est bien le même qu'à l'époque moderne. Pourquoi *kmer* entre-t-il dans un composé peu valorisant ? Deux réponses sont envisageables : soit le terme désignait des gens du commun (domestiques, cultivateurs, etc.), soit il désignait un groupe ethnique soumis, et dans ce cas on peut penser aux ethnies de langue katouïque, Suay, Kuay/Kuy, et Sô plus au nord, qui formaient la population de base du Tchen-la de terre ainsi que l'a justement montré Haudricourt (1966, p. 138).

Origine de l'appellation 'Khmer' : Le terme est construit sur la base **mi:r** “essart”, attesté dans les langues bahnariques, augmentée du préfixe **k-** indiquant ceux qui exercent une activité, ***kmi:r** “essarteurs”, plus généralement “cultivateurs” (Antelme 1998). Cette base **mi:r** provient du dérivé infixal d'une racine austroasiatique supposée ***Ci:r** (>***C-m-i:r**). Cette dérivation est étayée par des correspondances dans la même famille de mots : khmou **ca:r** (<***tʃa:r**) “égaliser le sol” et le dérivé **ma:r** “champ sur brûlis” en wa ; vietnamien *xói* (<***tʃo:l**²) “affouiller” et l'autonyme des Muong **mɔ:l**² dont l'avatar dépréciatif *mɔi* désigne les montagnards (Ferlus 1978, pp. 20-22). La proto forme ***kmi:r**, probablement d'origine bahnarique, a évolué en **kme:r** par un changement régulier des langues katouïques. Ensuite, entre le préangkorien et l'angkorien, la jonction syllabique s'est aspirée, **kme:r** > **k^hme:r**, d'où les épigraphes *kmer* et *khmer*. On ne peut savoir quand, ni dans quelles circonstances, le terme a fini par désigner le groupe dirigeant du Tchen-la, ceux qui sont devenus les Khmers proprement dit d'aujourd'hui. Le dernier changement marquant, **k^hme:r** > **k^hmæ:r** a eu lieu lors des formations registrales au début du khmer moyen (Ferlus 1992b) ; aujourd'hui, *khmæɾ* ខ្មែរ **k^hmae**.

Avant d'être utilisé comme ethnonyme, 'khmer' devait à l'origine désigner les classes laborieuses, probablement d'ethnie katouïque.

P'o-lou, 婆鏤 *pó-loù* : (*NHT*), chinois ancien **ba lu**, transcription de 'Bru / Brou', autonyme de certaines ethnies de langue katouïque (Sô, Souei, etc.) qui formaient justement la population de base du Tchen-la de terre comme l'a bien montré André G. Haudricourt (1966). Le royaume de P'o-luo est un des noms du Tchen-la de terre, Cœdès (1948, p. 161 / 1989, p. 177) et Tatsuo Hoshino (1986, p. 25) sont d'accord là-dessus.

Les Chinois auraient nommé le pays des Khmers de trois façons : 'Tchen-la', le nom général, 'Khmer' le groupe dominant et 'Brou' la population de base.

Wen-tan, 文單 *wén-dān* : (*NHT*), chinois ancien **mun tan**, reconstruction ***mu:l ta:l**. Wen-tan était la capitale du royaume de P'o-lou, ou Tchen-la de terre. La

dernière ambassade de ce pays à la cours de Chine date de 799 (Hoshino 1986, p. 43 ; 2002), ce qui coïncide avec l'intronisation en 802 de Jayavarman II, le grand rassembleur des terres khmères. J'interpréterais le chinois ancien **mun** par le sanskrit *mūla* "racine (qui engendre le tronc)", et aussi "ville, capitale" conçue comme le centre du *maṇḍala*. Quant à **tan**, je proposerais le sanskrit *tāla* "palmier à sucre *Borassus*". Les deux termes sont représentés dans les inscriptions khmères (translittérés *mūl* et *tāl*), mais elles sont absentes dans les inscriptions mônes, beaucoup moins nombreuses il est vrai. Le khmer moderne n'atteste que *mūl*, et le môn moderne *tā ta:* (chute de *-l* final). Notons le siamois **ta:n** ตាល (écrit avec *-l* final). La reconstruction finale de Wen-tan en khmer et en môn serait ***mu:l ta:l** "capitale aux palmiers à sucre". Rappelons que ce sont les Môns qui ont propagé la culture du palmier à sucre en Asie du Sud-Est. Par ailleurs, il y a de bonnes présomptions pour que le Tchen-la de terre ou une partie de ce dernier, ait été au VIII^e siècle sous domination môn. Cette situation permettrait de rendre compte des événements du VIII^e siècle qui ont conduit à la réunification des Kambujas par Jayavarman II (Ferlus 2010).

Note sur *mūla* : Ce terme est présent dans le nom de la rivière Nam Mun, ou Sé Mun (thaï *mūl* มູล) qui coule en Issan et se jette dans le Mékong. L'archéologue Bernard Groslier (1979 ; 1980, cartes 1-4) a montré que dans le bassin de la rivière Nam Mun et de la haute Nam Chi, son affluent, s'était développé du VI^e au XI^e l'aire dite des villes rondes, ce qui justifie parfaitement l'appellation Mun (*mūla*). Voir aussi Charles Higham (1989, cartes pp. 220-221 ; 2002, carte p. 186). J'ajouterais que ces villes rondes étaient probablement mônes avant de devenir khmères, mais ce n'est qu'une opinion personnelle.

Kur est attesté dans la l'inscription chame de Po Nagar (IX^e siècle). Aujourd'hui, le terme désigne les Khmers dans les langues bahnariques et en cham ; il est en outre présent dans le nom des Nyah-kur, linguistiquement apparenté au Môns, qui furent inclus dans l'empire angkorien. L'origine de cette appellation n'est pas connue.

Javā se reconstruit ***jəba:** en khmer ancien. La célèbre inscription de Sdok Kak Thom (K.235, XI^e siècle) rapporte que, vers la fin du VIII^e siècle, Jayavarman II vint de *javā* pour s'installer dans la plaine au nord du Grand Lac, puis il fut sacré Souverain Universel pour que le pays des Kambujas ne fût plus dépendant de *javā*. Les spécialistes se sont longtemps interrogés sur sa localisation. Cœdès pensait qu'il s'agissait du Java d'Indonésie, jusqu'à ce que l'historien Tatsuo Hoshino (1986) l'identifie au Tchen-la de terre du VIII^e siècle. Le terme survit dans l'épigraphie thaïe et dans les chroniques lao sous la forme *javā* (translittération permise par les écritures de ces deux langues) pour désigner l'ancienne principauté de Louang Phrabang.

Ja'ba' se reconstruit ***jəbaʔ** en môn ancien. Cette forme est attestée dans une inscription du XI^e siècle pour nommer une population du Nord-Laos : *Iwa' krom ja'ba'* "Lawas, Cambodians, and Laotians" (Shorto 1971, p. 117). Hoshino a identifié le môn *ja'ba'* avec le *javā* khmer de Jayavarman II. La *NHT* donne la transcription Chö-po, 闍婆 *shé-pó*, chinois ancien **jaba**, valable pour les deux formes.

Les appellations Kur, *javā* et *ja'ba'* se ramènent toutes au sens de "montagne, tertre" comme phnom (pour plus de détails, voir Ferlus 2010).

Krom, kraom ក្រោម "aval, sous, bas" : désigne les Cambodgiens en môn ancien (voir *ja'ba'* ci-dessus). Représenté en thaï et en lao modernes par **k^hɔ:m** (ton non indiqué), écrit respectivement ๗๐๓ et ຂອມ.

5. CONCLUSIONS SUR LES ÉTUDES KHMÈRES

Cette étude illustre l'importance de l'approche pluridisciplinaire pour résoudre certains points d'histoire dans une région où les sources documentaires sont fragmentaires, souvent imprécises, et dans tous les cas insuffisantes.

Les documents internes, textes épigraphiques en sanskrit ou en khmer, apportent une masse d'informations, mais s'ils nous renseignent sur des séquences d'histoire, ils ne constituent pas une histoire suivie du pays. Les faits relatés sont discontinus dans le temps et dispersés dans l'espace des différentes entités territoriales. Les chroniques khmères ne viendront que bien plus tard.

Les documents externes, sources chinoises rédigées par des chroniqueurs historiens, nous apportent des renseignements précis qui répondent assez bien aux exigences de la recherche historique. Pour l'historien le problème est à deux niveaux : il doit comprendre le point de vue des Chinois, et en même temps comprendre comment ces derniers ont interprété les faits khmers.

Enfin l'archéologie et ses annexes, discipline lourde en regard de celle des textes, à la fois à part par ses méthodes et omniprésente par ses matériaux, pourvoyeuse de textes épigraphiques et demandeuse de significations, l'archéologie construit une ossature à l'histoire du pays khmer ancien.

Dans ce passionnant et fascinant concours de disciplines, la linguistique proprement dite, vue dans sa complétude (comparatisme, phonétique historique, sémantique), peut contribuer à résoudre certains problèmes ponctuels qui brouillaient la vision du continuum historique. La contribution de la linguistique est modeste, mais ses apports sont précis et pertinents.

C'est ce que nous avons essayé de montrer ici en expliquant et précisant l'origine des appellations *Fou-nan* et *Tchen-la*.

RÉFÉRENCES :

- ANTELME, Michel. 1998. Quelques hypothèses sur l'étymologie du terme « khmer ». *Péninsule* 37: 157-192.
- ANTELME, Michel. 2010. Quelques nouvelles pistes de recherche sur l'étymologie du nom Tchen-la. *Péninsule* 61: 11-43.
- BAXTER, William. 1992. *A Handbook of Old Chinese Phonology*. Berlin / New York: Mouton de Gruyter.
- BRIGGS, Lawrence Palmer. 1951. *The Ancient Khmer Empire*. Philadelphie: The American Philosophical Society.
- CEDÈS, George. 1948/1989. *Les états hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*. Paris: de Boccard. Réédition 1989 (avec une pagination différente).
- ĐẶNG NGHIÊM VẠN, CHU THÁI SƠN & LƯU HÙNG. 1986. *Les ethnies minoritaires du Vietnam*. Hanoi: Éditions en Langues Étrangères.
- FERLUS, Michel. 1992a. Sur l'origine géographique des langues Viet-muong. *Mon-Khmer Studies* 18-19: 52-59.
- FERLUS, Michel. 1992b. Essai de phonétique historique du khmer (du milieu du premier millénaire de notre ère à l'époque actuelle). *Mon-Khmer Studies* 21: 57-89.

- FERLUS, Michel. 1999. Les disharmonies tonales en Viet-Muong et leurs implications historiques. *Cahiers de Linguistique – Asie Orientale* 28(1): 83-100.
- FERLUS, Michel. 2005/2009. L'intérêt linguistique des transcriptions chinoises concernant le Cambodge ancien (Fou-nan et Tchen-la). *Dix-neuvièmes journées de linguistique de l'Asie Orientale*, CRLAO (EHESS-CNRS), 30 juin – 1er juillet 2005. Repris dans *Bulletin de l'AEFEK* n° 15, janvier 2009.
- FERLUS, Michel. 2006. Sur l'origine de la dénomination « Siam ». *Aséanie* 18: 107-117.
- FERLUS, Michel. 2009. A possible origin of *rāmaña*- "(country of the) Mon". *Fourth International Conference on Austroasiatic Linguistics*. Mahidol University, Salaya, October 29-30.
- FERLUS, Michel. 2008/2010. Glissements sémantiques en chaîne dans le Cambodge préangkorien: de 'canal' à 'rivière', puis de 'rizière' à 'rivière'. *Vingt-deuxièmes Journées de Linguistique Asie Orientale*. Paris, CRLAO (EHESS-CNRS), 9-10 juin 2008. Repris dans *Bulletin de l'AEFEK* n° 16, janvier 2010.
- FERLUS, Michel. 2010. Localisation, identité et origine du *javā* de Jayavarma II. *Aséanie* 26: 65-81.
- GERINI, Gerolamo Emilio. 1909. *Researches on Ptolemy's geography of Eastern Asia (Further India and Indo-Malay Peninsula)*. Asiatic Society Monograph n° 1. London: Royal Asiatic Society & Royal Geographical Society.
- GROSLIER, Bernard Philippe. 1979. La cité hydraulique angkoriennne: exploitation ou surexploitation du sol. *BEFEO* 66(1): 161-202 + 7 cartes. Réimpression : B.P. Groslier, *Mélanges sur l'archéologie du Cambodge*, EFEO, 1997: 131-175.
- GROSLIER, Bernard Philippe. 1980. Prospection des sites khmers du Siam. *Coûts et profits en archéologie*. Centre de Recherches Archéologiques, Cahiers n° 1: 33-57 + 4 cartes. Réimpression : B.P. Groslier, *Mélanges sur l'archéologie du Cambodge*, EFEO, 1997: 189-220.
- GUESDON, Père Joseph. 1930. *Dictionnaire Cambodgien-Français*. 2 vols. Paris: Plon.
- HAUDRICOURT, André George. 1966. Notes de géographie linguistique austroasiatique. *Essays offered to G.H. Luce*, vol. I: 131-138. Ascona, Suisse: Artibus Asiæ.
- HIGHAM, Charles. 1989. *The Archeology of Mainland Southeast Asia*. Cambridge University Press.
- HIGHAM, Charles. 2002. *Early Cultures of Mainland Southeast Asia*. Bangkok: River Books.
- HOSHINO, Tatsuo. 1986. *Pour une histoire médiévale du Moyen Mékong*. Bangkok: Éditions Duang Kamol. [Publication d'un mémoire de l'EHESS, 1976]
- HOSHINO, Tatsuo. 2002. Wen Dan and its Neighbours: The Central Mekong Valley in the Seventh and Eighth Centuries. In: Mayoury NGAOSRIVATHANA and Kennon BREAZEALE (eds.), *Breaking new Grounds in Lao History*, Silkworm Books, Chiang Mai, 2002: 1-72.
- ISHIZAWA, Yoshiaki. 2007. Étude critique sur la « Chronique du Zhenla » de *l'Histoire des Sui* avec commentaire et traduction française. In: Yoshiaki Ishizawa, Claude Jacques & Khin Sok, *Manuel d'épigraphie du Cambodge*, vol. I: 195-209. Paris: EFEO.

- ISHIZAWA, Yoshiaki, Claude JACQUES & KHIN SOK. 2007. *Manuel d'épigraphie du Cambodge*, vol. I. Paris: EFEO.
- JACQUES, Claude. 1979. 'Funan', 'Zhenla': The Reality Concealed by These Chinese Views of Indochina. In: R.B. Smith & W. Watson ed., *Early South East Asia, essays in archaeology, history and historical geography*: 371-379. New York & Kuala Lumpur, Oxford University Press.
- JENNER, Phillip N. 2009a. *A dictionary of pre-Angkorian Khmer*. Doug Cooper ed., Pacific Linguistics 597. Australian National University.
- JENNER, Phillip N. 2009b. *A dictionary of Angkorian Khmer*. Doug Cooper ed., Pacific Linguistics 598. Australian National University.
- KARLGREN, Bernhard. 1956. Grammata Serica Recensa. *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities* 29: 1-332.
- LÊ THÀNH KHÔI. 1981. *Histoire du Vietnam*. Paris, Sudestisie, 452 p.
- LY THEAM TENG. 1973. *Kaṃṇat' hetu rapas' Jīv Tā Kvān' 7ambī prabaiṇī nai 7nak sruk Cen Lā, pak prae phdāl' bī ekasār toem bhāsā cin* [Mémoires de Zhou Daguan sur les coutumes des habitants du Tchen-la traduites directement du document en langue chinoise], par Ly Theam Teng avec l'aide de Ung Lay, Tang Suy Kong et Ma Ieng. Phnom Penh, 3ème édition, 81 p.
- MARTIN, Marie Alexandrine. 1991. Le phnom yong, monument funéraire de l'ouest cambodgien. *Cahiers de l'Asie du Sud-Est* n° 29-30: 297-308.
- MASPERO, Georges. 1915. *Grammaire de la langue khmère*. Paris: Ernest Leroux.
- PELLIOT, Paul. 1902. Mémoire sur les coutumes du Cambodge. *BEFEO* 2: 123-177.
- PELLIOT, Paul. 1903. Le Fou-nan. *BEFEO* 3(2): 248-303.
- PELLIOT, Paul. 1904. Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle. *BEFEO* 4: 131-413.
- PORÉE-MASPERO, Éveline. 1962-1969. *Études sur les rites agraires des Cambodgiens*. Paris/ La Haye, Mouton & Co, 3 tomes, 988 p.
- PULLEYBLANK, Edwin G. 1991. *Lexicon of Reconstructed Pronunciation in Early Middle Chinese, Late Middle Chinese, and Early Mandarin*. Vancouver: UBC Press.
- SHORTO, Harry L. 1971. *A Dictionary of the Mon Inscriptions from the sixth to the sixteenth Centuries*. London, Oxford University Press, xli + 406 p.
- VICKERY, Michael. 1998. *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkor Cambodia*. The Center for Asian Cultural Studies for Unesco, The Toyo Bunko.
- YAMAMOTO, Tatsuro. 2007. Notes sur les sources historiques chinoises concernant le Funan. In: Yoshiaki Ishizawa, Claude Jacques & Khin Sok, *Manuel d'épigraphie du Cambodge*, vol. I: 183-193. Paris: EFEO.